1.

Une leçon de séduction

Un prince.

Cet Adrien est un prince.

Aussi flamboyant qu'un riff de guitare de Metallica.

Aussi ténébreux qu'un héros de conte oriental.

Dès que je pose l'œil sur lui, mon cœur s'affole. Au moins deux cents pulsations par minute, des grands coups qui cognent, de plus en plus fort, de plus en plus vite… Maman, au secours ! Comment vais-je réussir à lui adresser la parole ?

Je sais, j'ai passé l'âge d'appeler ma mère, je suis une grande fille maintenant. Mais dans l'instant présent, je me sens toute petite.

Vraiment toute petite.

Là-bas, Adrien semble rêver, la joue appuyée nonchalamment sur la main, les yeux flottant dans le vague.

Allez, tant pis, je me jette à l'eau… La mission est lancée, déclenchez le compte à rebours ! Je décolle enfin mes pieds du sol où ils menaçaient de rester englués. L'allure souple et dégagée, je marche vers la table à laquelle il est assis.

Relaxe.

Respire.

Je ne suis plus Lucy la fille invisible, je suis une Lara Croft puissance mille : de la classe, de l'assurance, un soupçon de mystère… Pendant que je me fraie un chemin jusqu'à sa chaise, je récite mentalement les quelques mots qui accompagneront l'abordage : « Tu permets que je m'assoie à côté de toi ? » Euh… À l'oreille, « m'assoie » n'est sans doute pas très heureux, même si ça rime avec « toi ».

« M'asseye ? » Pas mieux.

Je décide d'opter pour un sobre et direct : « La place est libre ? » Mais au moment où je m'apprête à articuler le premier mot, une voix irritée vient stopper mon film hollywoodien en 3D.

– Mademoiselle Bernardin ! Je vous rappelle que vous vous approchez de votre camarade avec l'idée de le séduire, pas de l'affronter sur un ring de boxe. Essayez d'être un peu plus féminine dans votre démarche, si ce n'est pas trop vous demander.

Merci, Jacques, merci. Il n'y en a pas deux comme lui pour t'enfoncer la tête dans l'eau au moment précis où tu sors de la vague.

– Recommencez… Et n'oubliez pas : ce garçon est censé vous plaire. Alors mettez-y un peu de sentiment. Vous êtes à peu près aussi expressive qu'une endive dans un plat à gratin.

Je le hais. Je le hais. Je le hais ! Le jour où je suis venue m'inscrire à ce cours de théâtre, j'aurais été plus inspirée de tourner les talons. Jacques Fortès gagne sa vie en maltraitant ses élèves sans pitié ni scrupules. Autrement dit, on le paye pour qu'il nous humilie chaque mercredi après-midi.

Alors qu'est-ce que je fais là ?

Bonne question.

Dissipons d'emblée un malentendu : ma présence ici n'est nullement la conséquence d'une passion dévorante pour l'art dramatique. Beugler des tirades poussiéreuses devant des spectateurs qui bâillent d'ennui, très peu pour moi.

Ce n'est pas non plus pour soigner un quelconque blocage psychologique, genre thérapie de choc pour timides anonymes.

Non.

Je suis là pour Adrien. Uniquement pour lui.

Quand j'ai appris par Anna, ma voisine de palier, qu'il suivait le même atelier de théâtre qu'elle le mercredi après-midi, j'ai harcelé mes parents pour qu'ils m'y inscrivent aussi. Voilà comment on peut creuser sa propre tombe. Car aujourd'hui, après plusieurs semaines de tranquillité, la foudre s'est abattue sur moi. Alors que j'admirais le profil de mon prince, la voix de Jacques Fortès s'est insinuée dans mes oreilles de fort méchante façon :

– Mademoiselle Bernardin, à vous l'honneur…

Le chapeau défoncé où les thèmes d'improvisation sont mélangés au début du cours béait juste sous mes yeux.

– Vous n'avez pas encore, je crois, sacrifié au rite de la première improvisation… Il faut bien commencer un jour.

D'un geste mal assuré, j'ai fourragé dans le chapeau, en priant tous les dieux de la Création d'avoir la main heureuse au moins une fois dans ma vie.

Mais aujourd'hui encore, les dieux devaient être occupés à autre chose. Le papier déplié a révélé ma périlleuse mission : « Séduction d'un(e) inconnu(e) à une terrasse de café. »

Me demander ça, à moi !

L'horreur.

Je me suis tournée vers mon tortionnaire, l'œil suppliant, la voix en miettes :

– Je ne peux pas changer de thème ?

Il a éclaté d'un rire bref en dépliant son bras d'un geste emphatique :

– Ce n'est que du théâtre, mon p'tit. On vous demande juste de faire semblant, sans obligation de résultat. Voyons… qui va donner la réplique à cette demoiselle ?

Son regard perçant a balayé la salle de cours dans un interminable mouvement panoramique, pour s'arrêter, je vous le donne en mille, oui, sur le beau, le magnétique, l'incomparable Adrien.

– Monsieur Lagoya, à vous l'honneur d'interpréter le bel inconnu.

Là, j'ai cru défaillir. Anna m'a adressé un clin d'œil pour m'encourager. Quant à Jacques Fortès, son petit sourire en coin m'a confirmé qu'il n'avait pas choisi au hasard. Sans doute a-t-il pensé qu'en m'attribuant pour partenaire le garçon que je dévore des yeux depuis le début des cours, il allait me faciliter la tâche en instillant un peu de vécu dans toute cette affaire. En fait, il a plutôt contribué à me la compliquer.

Maintenant, me voilà renvoyée à la case départ, à me demander ce qu'il appelle « une démarche un peu plus féminine ». Faut-il que j'ondule des hanches comme les sirènes anorexiques des défilés de mode ? Que j'avance sur la pointe des pieds façon ballerine de l'Opéra ? Ou bien que je glisse sur le sol à petits pas pressés comme la mère de Jessica (ma meilleure amie), délicate poupée blonde, coiffeuse de profession, toujours montée sur talons aiguilles et poudrée de frais ? Il y a sur terre une foule de filles à qui tout ça ne poserait pas le moindre problème, pour qui la féminité coule de source parce que c'est inscrit dans leur ADN. Tenez, Michelle, ma grande sœur, par exemple : elle sait toujours très exactement comment accessoiriser le pull improbable acheté aux Puces pour qu'il la transforme en bête de mode. Mais moi, Lucy Bernardin, treize années au compteur depuis décembre dernier, je ne dois pas avoir en moi le bon logiciel pour jouer à la fille. Il me faudrait un manuel élémentaire du genre de ceux qu'on distribuait à nos arrière-grands-mères pour qu'elles sachent se tenir dans le monde. « Être une fille, mode d'emploi ». C'est une idée, ça, je devrais la breveter avant que quelqu'un ne le fasse avant moi.

– Mademoiselle Bernardin, c'est quand vous voulez.

L'acide rappel à l'ordre de Jacques Fortès signifie exactement le contraire de ce qu'il dit. Ce n'est pas « quand je veux », mais maintenant-tout-de-suite-et-que-ça-saute, sinon je risque

de déclencher chez lui une de ses légendaires fureurs auprès desquelles les attentats du World Trade Center ressembleront à un conte pour enfants.

Je me lance donc pour la seconde fois à l'assaut d'Adrien le Magnifique, avec la très nette intuition que je cours au désastre. Féminine, féminine… Demandez à un déménageur professionnel de se transformer en danseuse de strip-tease, et vous aurez une idée du résultat. Évidemment, ma piètre tentative soulève aussitôt quelques rires étouffés dans le public, ce qui me donne le désir de m'enfuir d'ici à toutes jambes… puis me souffle que c'est peut-être la seule manière de m'en sortir à peu près sans casse. Jamais je n'arriverai à convaincre un spectateur sensé qu'avec ma dégaine, je peux rendre un type comme Adrien raide dingue de moi. Donc, il n'y a qu'une seule issue à ce mauvais pas dans lequel je me suis embourbée : jouer la carte de la dérision. Je n'ai rien à perdre, mieux vaut être ridicule par choix que l'être malgré soi… J'accentue donc ma démarche « féminine » tout en relevant mes lunettes sur le sommet de ma tête, ce qui, vu ma myopie carabinée, a pour effet de transformer le monde environnant en paysage noyé dans la brume. Ne manquent plus que les gorilles pour me croire dans la forêt équatoriale. Un peu dangereux pour mes déplacements, certes, mais la faible distance qui me sépare de la chaise limite le risque d'accident grave. Et puis comme ça, mon interlocuteur a peut-être une chance de remarquer que j'ai des yeux.

Plutôt jolis, les yeux.

Dans la salle, l'hilarité redouble. Je parcours les derniers mètres en pilote automatique et me laisse tomber sur la chaise en face d'Adrien, les jambes en X, avant de regarder dans sa direction d'un air béat (quelle tête fait-il ? Privée de mes lunettes, je n'en ai aucune idée). Je mime alors avec outrance tous les gestes convenus de la séductrice avertie : je tente de rajuster les trois baguettes qui me servent de cheveux, je croise les jambes, je coule vers lui des yeux de biche (est-ce qu'il s'aperçoit au passage qu'ils sont verts avec quelques paillettes dorées ?). Mon petit film muet continue à faire son effet, mais je décide de passer au parlant avant que le public ne se lasse. D'une voix affectée, je zézaye :

– Vous avez de la chance, ze suis libre ce soir.

Cette fois, c'est une explosion générale de rires. Manifestement, mon plan est en train de marcher. Adrien enchaîne d'un ton gêné :

– Merci, mais je suis… enfin, je vous…

Je le coupe aussitôt, dégoulinante de mansuétude :

– Ne dites rien ! Ne me remerciez pas ! Il y a des choses qui ne s'expliquent pas.

Tout en parlant, je feins de me limer les ongles en louchant légèrement. Les rires qui enflent me portent et m'emplissent d'une légère ivresse. Adrien, lui, joue parfaitement les embarrassés.

– Bien sûr, mais…

– Oui, ze sais, une belle fille comme moi, avec un garçon comme vous ! Cela peut paraître… comment dire ? Irréel… surnaturel sans doute.

– Surnaturel, oui, c'est le mot.

– Ne vous inquiétez pas : cela fait toujours cela aux hommes que ze séduis.

Les répliques semblent rebondir naturellement entre nous sans que pour l'instant, elles ne butent contre un de ces fatidiques temps morts qui signent les impros ratées. Pour la première fois, je comprends le plaisir qu'on peut ressentir à monter sur scène et à tenir un public. Un sentiment de puissance et de légèreté mêlées, qui me fait oublier sur le moment mes doutes habituels. Mais tout en battant des cils comme un papillon idiot, je commence à me demander comment je vais conclure cette histoire. À toute scène, il faut une fin. Et je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je peux m'en sortir. L'angoisse se réveille au creux de mon estomac : ça avait si bien commencé, est-ce

que je vais tout gâcher en terminant sur une queue de poisson ? Heureusement, Adrien me tend la perche en se levant de sa chaise.

– Le problème, et croyez bien que j'en suis désolé, c'est que je ne suis pas libre ce soir…

Je sursaute, l'air ahuri. Je crois que je la tiens, ma chute…

– Ah bon ? Mais…

– Je suis navré. Au revoir.

Tandis que j'aperçois dans le flou la silhouette d'Adrien qui s'éloigne, je rajuste mes lunettes sur mon nez et secoue la tête d'un air désolé.

– Le pauvre garçon… Comme ce doit être rageant de passer à côté d'une si belle occasion !

Mon dernier mot est salué par une salve d'applaudissements. Je n'en reviens pas d'y être arrivée, et je sens que sous l'effet du soulagement, je suis en train de rosir à vue d'œil.

Le prof salue ma performance d'un sourire condescendant.

– Vous ne vous en êtes pas si mal tirée pour une première fois, Mademoiselle Bernardin. Mais par pitié, soignez votre articulation ! Quand vous parlez, ce ne sont pas des mots qui sortent de votre bouche, mais de la bouillie pour les chats !

De sa part, l'appréciation vaut compliment. Mais en fait, je me moque bien de tout ce qu'il peut dire. Mon obsession du moment a des yeux couleur de nuit étoilée et se trouve à cinquante centimètres de moi. Jamais je ne me suis trouvée aussi près de lui pendant les cours. C'est son verdict à lui que j'attends, la bouche sèche et le cœur battant.

Adrien s'essuie les yeux.

– Ouah ! J'ai vraiment eu du mal à garder mon sérieux !

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux et bafouille un pitoyable :

– Ah bon ?

– Ouais, ouais, je te promets… Ça fait trois ans que je viens à ce cours et je peux te dire que c'est rare. T'as un vrai tempérament comique. Trop forte, la petite Bernardin !

Il se penche alors pour me chiffonner les cheveux d'un geste paternel. Je me mords les lèvres pour ne pas lui signaler, au cas où il ne s'en serait pas aperçu, que je ne suis pas un bichon maltais. Et aussi que la petite Bernardin s'appelle Lucy. Mieux vaut retenir le bon côté des choses : il m'a touchée ! Touchée exprès ! Ce n'est pas comme si, dans la bousculade d'une fin de cours, nos deux corps s'étaient accidentellement rencontrés telles deux planètes aux trajectoires convergentes. Non, là, son geste était clairement intentionnel, ce qui m'occasionne une petite décharge électrique le long de la colonne vertébrale, suivie d'une rougeur encore plus accentuée au niveau des pommettes.

La suite du cours se passe dans un brouillard diffus. Après la décharge d'adrénaline qui a traversé mon corps tout à l'heure, un irrépressible engourdissement me gagne et m'empêche d'écouter les scènes présentées par les autres élèves. C'est la voix de Jacques Fortès qui finit par me rappeler à la réalité pour sonner la fin du cours.

– Bon, c'était pas mal, aujourd'hui. À mercredi prochain ! Soyez tous là, il se peut que j'aie une annonce d'importance à vous faire…

Nous nous retrouvons sur le trottoir, émoustillés par cette dernière phrase riche en promesses. Anna s'enflamme :

– Peut-être qu'il va monter une pièce et qu'il va nous demander de jouer dedans.

Guillaume, un grand échalas aux yeux clairs, hausse les épaules.

– Tu rêves ! À mon avis, c'est encore un de ces plans foireux dont il a le secret. Souviens-toi, l'année dernière, il nous avait fait le même coup, et on s'était retrouvés à jouer les hommes-sandwichs dans les rues pour distribuer les pubs de son spectacle…

Discrètement, je me retourne pour sonder ce qu'en pense Adrien le Magnifique.

Il regarde ailleurs, Adrien, plus précisément de l'autre côté de la rue, où se tient une fille blonde que je n'ai jamais vue. Pas spécialement une reine de beauté, mais jolie quand même. Surtout quand elle sourit, comme maintenant.

Impérial, mon prince lance joyeusement à la cantonade :

– Bon, salut, tout le monde, à la semaine prochaine.

Je le vois traverser la chaussée en courant pour s'approcher de la fille blonde. Un espoir absurde me traverse l'esprit : et si c'était sa sœur ? Ou sa cousine ?

La seconde suivante voit s'écrouler mes derniers espoirs : ce n'est pas sur la joue qu'il l'embrasse avec fougue. C'est sur la bouche. Et vu le temps que ça dure, ça n'a pas l'air d'être une erreur d'aiguillage.